

UN AUTRE HIVER EN ABSENCE

Sixième conversation depuis Beyrouth

Marc-Antoine Cyr // 25 décembre 2012

Je me réjouis, en un mot, que vous ayez esquivé le danger de sombrer là-dedans, et que vous soyez solitaire et ferme, quelque part au sein d'une rude réalité. Puisse l'année qui vient vous y maintenir et vous y conforter.

– Rainer Maria Rilke

Peut-être qu'aujourd'hui j'arriverai à visiter l'ancienne gare.

Dans une autre ville que Beyrouth, ce serait un projet facile. Un détour de trois pas. Une heure en touriste à m'approcher des vieilles locomotives sans les réveiller. Quelques photos des rails abîmés que l'on doit deviner encore parmi les herbes en broussaille. Une promenade que je ferais comme un habitué des musées.

Mais dans l'ancienne gare, tout le monde n'entre pas.

Le droit de passage ici est à l'humeur d'un gardien unilingue et pas commode. Dix fois j'y suis allé, dix fois j'ai été refoulé. J'ai usé de politesses et de mimiques courtoises, mais rien n'y a fait. Je n'arrive pas à savoir si c'est malice ou si c'est rigueur, ce refus d'entrer qu'il me fait à répétition. Chaque fois, il me regarde poser mes index sur mes yeux, puis vers la gare, répéter le mot « touriste » qui doit bien être audible à qui ne parle qu'arabe, faire des saltos dans l'air avec mes doigts pour évoquer la marche et ma mission inoffensive – rien que marcher et regarder. Il me laisse effectuer mon petit boniment auquel il répond d'un lent hochement de tête et d'un mol « aaaaah maybe tomorrow ». S'il veut mettre ma patience à l'épreuve, celui-là, il ignore que j'en possède une bonne masse en réserve. Chaque fois que j'y retourne, il fait mine de ne pas me reconnaître, puis notre manège reprend, identique et presque rituel. Mimiques, boniment, doigts qui vrillent dans l'air et puis « maybe tomorrow ». Quelques jours passent, puis l'épisode passe en reprise. Il n'y a plus aucun suspense, l'intrigue et la chute sont chaque fois les mêmes.

Je commence à croire que jamais je ne la verrai, cette vieille gare. J'interroge mon entêtement et aussi le sien, au gardien. S'il se méfie, c'est qu'il est naïf. Quiconque m'aurait envoyé ici en espion devrait craindre pour la mission, je n'arrive jamais à

me dissimuler derrière mon propre visage. S'il se demande ce que je veux voir ici, alors sa question mérite que je la rajoute aux miennes.

La gare aurait servi durant la guerre de point de chute à pas mal de gens pour un voyage dont ils ne sont jamais revenus. En plus des rouilles des vieux wagons, des engrenages et des rails, la vieille gare est sûrement pleine à ras bord de spectres apeurés. Pourquoi venir respirer ici les parfums de la terreur quand les musées sont nettement plus civilisés – gardiens affables et mémoire bien encadrée ? Pourquoi insister pour aller voir ? Pourquoi dix fois et bientôt onze ?

Derrière les refus répétés du gardien, je commence à croire qu'il est des cantons qu'il vaut mieux éviter d'aller désherber.



Me vient un souvenir de quand j'étais enfant. Mon père s'était levé tôt et était venu nous secouer par les pieds, mes frères et moi. Son silence et son sourire disaient : suivez-moi. Pas de sourcils froncés sous son front aujourd'hui, c'était un matin de bon augure. Sortant de nos draps, on le suit jusqu'à la voiture, les poings sur les yeux, puis on se serre les uns sur les autres sur le siège arrière, le plus grand assis devant selon une logique évidente. Ç'allait être une matinée entre hommes, le père et ses fils et dans l'air comme le pressentiment d'un rite.

Sans rien dire, mais en marmonnant pour lui les vers de la chanson à la radio, mon père roule de plus en plus loin du village et de plus en plus creux dans la forêt, dans des chemins d'ornières et de flaques. Mes frères et moi on se regarde. Nos sourires sont des menteurs. La crainte en nous parle bien plus fort que la hâte, mais on se sourit en croyant la cacher. On est entre hommes après tout, même si j'ai à peine huit ans et le petit pas encore six.

Mon père gare la voiture dans un recoin de feuillage. Il quitte son siège sans nous faire signe de le suivre, mais on a quand même compris sa consigne. On s'éjecte un à un du véhicule. Mon père a sorti du coffre arrière son plus grand fusil de chasse, qu'il charge en silence de quatre balles. Ce sera une balle pour chacun, qu'on se dit, et nos craintes affleurent à nos joues, parce que notre père fait toujours les choses sans prévenir, avec lui les claques comme les « je t'aime » surgissent inattendus.

Il nous entraîne alors plus loin dans la clairière. Le plus grand prend la tête du cortège et les autres le suivent en ordre d'âge, en toute logique. Il nous regarde, mon père, tous les quatre alignés. Puis il tend son fusil au plus grand, qui le prend sans faire voir qu'il est lourd – et tous les autres on s'imagine qu'il faudra faire pareil, le prendre sans accuser son poids. Mon père fait signe au plus vieux de tirer vers le fond de la clairière. Vers aucune cible, mais de tirer. Avec le courage

frondeur qu'ont les aînés, ce courage dont on saura plus tard qu'il est de façade, mon grand frère s'exécute et provoque un éclat qui dérange la forêt entière. Puis il passe l'arme au second, qui tire à son tour. Ils rient, mes deux grands frères, comme on soupire après avoir traversé un pont très étroit, rassuré sur sa vaillance.

C'est mon tour. L'arme est bien trop lourde et bien trop massive pour mes bras de huit ans. J'espère que pour ça, je serai exempté du rituel, mais mon père insiste. Avec ses grands bras, il vient prolonger les miens. Lui dans mon dos et moi tout entier avalé par lui, il pose le fusil sur mon épaule et me fait signe qu'il le tient, que je peux appuyer sur la gâchette. Si je ne le fais pas, si je n'accepte pas sa violence obligée, je crains que plus jamais il ne m'offre aucune tendresse. Je sais que je dois tirer si je veux rester son fils. Alors je le fais. Je tire. Je tire et mon père est fier, et mes frères aussi sont fiers. Je ris. Ma vaillance est sûre. C'est au tour du petit. Je le regarde faire à son tour et je ris comme les autres, même si je suis lacéré du dedans par ce bruit et par cette balle tirée pour rien et par toute la forêt qui me regarde. Tout ça pour l'assurance d'être un homme malgré mes huit ans.

Sur le chemin du retour, mon père met le volume de la radio plus fort, il chante plus fort, mes frères chantent avec lui et moi aussi je chante. Le rituel est accompli.

Avant de s'engager dans l'entrée de la maison et de nous laisser retourner à nos enfances, mon père nous interdit d'en parler à notre mère, puis il part trinquer autre part et sans nous à sa paternité prouvée.

Je ne sais plus si j'ai bien dormi ce soir-là ou si j'ai mouillé mon lit. Vu d'ici, les deux options me semblent possibles. Je sais par contre que j'ai fait ce soir-là un pacte avec moi-même et l'adulte que je serai, un pacte que mon père n'a jamais su : plus jamais je n'allais tenir un fusil contre mon épaule et tirer. Plus jamais promis craché.

J'ai dû pleurer un peu aussi cette nuit-là, parce que je savais que mon pacte voulait dire que je ne serais plus jamais le fils de mon père.



- Tu es sûr que ton histoire est vraie, entièrement vraie ?
- Ce n'est pas une histoire mais un souvenir.
- Est-ce que les souvenirs ne sont pas aussi des histoires ?



Il n'y a pas qu'avec des fusils qu'on rajoute du poids à sa présence sur Terre. On le fait aussi avec des mots précis, avec des formulations ciblées, avec des

fascinations choisies qui sont tous des instruments de même densité et dont on use quand il est question de se sentir légitime. Si j'écris ici le mot fusil, si j'ose ici employer le mot guerre, que le fusil m'ait appartenu ou non, que cette guerre ait été la mienne ou pas, mon lecteur à coup sûr y sentira un poids, une encre coupée au plomb sur ma page, et une page pesant plus lourd sur la balance. Et c'est une lutte infernale de savoir ça, une lutte avec moi-même et mon pacte d'enfant, entre ma conscience et mon geste, de venir à Beyrouth en homme libre et d'oser parler d'elle, qui reste marquée en tous lieux et que je n'ai pas vécue.

« Et moi : ne suis-je pas le témoin ? » se dit le poète Claude Gauvreau.

Ce que j'ai vécu n'est rien. Le poids d'un clou sur la grande balance. Mais l'écrire, ce rien, est tout pour moi et me fait me sentir homme. Est-ce que je prends moi aussi les armes quand j'écris le mot guerre, quand je la raconte, quand j'alourdis mes pages avec elle ? Est-ce qu'il est légitime pour moi d'écrire ce que j'en ai vu sans la voir, ce que depuis mon poste tout confort j'en ressens, quand je fais passer le souffle brûlant d'une balle perdue dans mes doigts ? Est-ce qu'un enfant de huit ans quelque part dans le temps pleure et mouille son lit, cet enfant que j'ai été, quand il me voit ici hésiter à l'écrire, ce mot-là, et quand même choisir de le faire, puis signer mon texte ? Est-ce que mon stylo n'a pas le même poids qu'un fusil tenu par un autre sur mon épaule au moment de tirer ?

Pardonne-moi, petit gars. J'en ai assez d'entendre le mot guerre et de devenir aphone. J'en ai assez de m'incliner devant elle, de vouloir la comprendre, de l'analyser, de la dépecer en événements, en nombre de victimes, en degrés de gravité. Et en même temps j'en ai assez d'entendre des artistes (j'ose m'inclure) qui créent sur elle, qui la redisent et la reprennent à leur compte comme si elle leur avait appartenu. J'en ai assez de ma propre voix racontant des blessures qui ne sont pas les miennes et qui me font mal quand même. Seule ma peur est mienne devant elle. C'est elle que je lui montrerai si elle me force à passer l'examen. J'ai avec moi ma peur, cette peur est mienne, et je la hais la guerre de me gratifier de cette peur. J'en ai assez d'avancer dans une logique décidée par elle, sans cesse obligé d'être en guerre ou bien en paix.

Moi, je veux être en présence, en amour, en réflexion, en récit, en histoire, en paroles, en liberté, en action, en joie. C'est ce que j'appelle de mes vœux, mais je ne suis pas non plus aveugle. La nommer sans arrêt, si c'est pour la faire disparaître, c'est la nommer tout de même. Si je la tais, peut-être que je la refuse. Mais si je l'évite, je reste léger, anodin.

Est-ce que l'histoire que je suis venu ici inventer, celle de Siméon, de Solenn, d'Anka et d'Abel, est-ce que cette histoire ne sera pas plus forte si elle se passe en temps de guerre ? Est-ce que ce ne sera pas simplement une meilleure histoire ? Est-ce que j'ai le droit de piger à ce panier-là, la guerre, juste comme un outil

dramaturgique ? Quel genre d'homme, de fils et d'auteur suis-je en train de devenir ?

Un enfant de huit ans me regarde depuis le fond de ma tête, et je ne sais pas s'il pleure ou s'il se sent rassuré.



On ne prend pas de photo de cet immeuble, pas même d'un détail de cet immeuble. Le gardien, puis le policier au pelage mal dompté me l'ont bien fait comprendre. Arguments, répliques, bras soulevés en signe de paix, appareil confisqué. J'ai dû effacer la photo que je venais de faire en toute innocence, arguer que j'étais juste touriste (pourquoi *juste* touriste et pas clairement touriste, assumé ?), que j'avais pris la photo simplement parce que j'aimais la couleur du lettrage se découpant sur le ciel mauve. Arguments encore, répliques bis, le gardien comme le policier m'ont regardé sans comprendre et m'ont finalement laissé repartir comme s'ils me faisaient une faveur.

Encore une fois à Beyrouth, un policier, une mitraillette, ma peur au plexus et une logique binaire dont les deux pôles se battent en duel.

Cette histoire ne se raconterait pas sans une guerre, sans cette logique mille fois remise de l'avant. Même en voulant ne pas en être, j'en suis et cela m'enrage. Même si je n'en ai aucune envie, je tire sur la gâchette parce que mon père va me traiter de lâche si je reste là paralysé – huit ans ou trente-cinq, c'est la même frayeur qui me scie l'épaule. Alors je fais quoi ?

– Raconte.

– Mais quoi ?

– Raconte la couleur du lettrage. Celle qui se découpait sur le ciel mauve. Raconte pourquoi tu trouvais ça joli.

– L'homme m'a forcé à effacer la photo. Je l'ai oubliée, la couleur.

– Raconte quand même. Le souvenir. Sans le fusil sur ton épaule.

– Tu veux dire léger ?

– Si tu veux. Léger.

– Est-ce qu'à Beyrouth, on a le droit de rester léger ?



Je me trouve au salon chez M., entouré de photos de familles, de bibelots divers (séraphins, masques, chats) et de lampes aux formes étonnantes. De grands froufrous froncent les rideaux. Des dentelles s'insèrent entre chaque chose et son socle. Café turc à ma main gauche. Gâteaux sur la table. La bonne éthiopienne est prise de fous rires chaque fois que je lui dis merci, à croire que ma politesse lui

paraît salace. La voisine est là, assise juste en dessous d'une coiffure très élaborée. Avec M., elle disparaît dans le décor feutré et dans les volutes de leurs cigarettes. Elles parlent de la dernière apparition télé des fils d'un ministre assassiné. Elles essuient souvent leurs yeux. Elles détestaient le ministre mais elles vénèrent ses petits orphelins. Elles évoquent sa veuve largement diamantée et qu'elles soupçonnent d'avoir chopé déjà trois ou quatre amants. Elles en parlent avec envie et avec dégoût. J'avale mon café granuleux sans faire voir mon sourire du dedans. Bibelot au milieu des autres, j'écoute et j'observe.

C'est le jour de la Fête de l'Indépendance. Le ciel est secoué d'orages magnifiques. L'étage où l'on se trouve surplombe la ville et fait voir un bout de mer en aplat. Ici, on pleure et on médite sur les politiciens martyrs.

Et alors, la vitre tremble. Dans le lointain explosent des tonnerres qui ne sont pas ceux de l'orage. Ce sont des bombes qui volent.

J'ai un peu l'habitude, maintenant. Je sursaute, bien sûr, mais je pense feux d'artifice, je pense feux de fête. M. sursaute elle aussi et jette sa main sur son cœur, que je soupçonne d'avoir battu lui aussi en syncope. Elle dit, avec précision et avec gravité : « Cette fois-ci, ce n'est rien. C'est pour l'Indépendance. Cette fois, ça va. » La télé nous le confirme. Au centre-ville, on a sorti canons et pétoires. On tire en l'air et dans la mer. De la fenêtre, on voit un ciel qui semble respirer, de grandes bulles bleutées enflent puis se résorbent au-dessus de Beyrouth. On a du mal à croire que c'est festif. Les vitres ont des épilepsies. M. replace son écharpe de soie en tremblant. La voisine essuie une autre larme pour le ministre, à moins que ce soit pour ses martyrs à elle. On a beau essayer de penser à autre chose, il y a là en bas tout Beyrouth qui tremble et l'horizon qui explose et il y a la mémoire. Je n'entends plus que mon cœur et vaguement la télé en écho. Les bombes, je les reçois sur tout le corps à cause des tremblements du sol. Je respire et me répète que ces guerres-là n'étaient pas les miennes et ne vont pas le devenir, que cette mémoire-là est à elles seules, que je n'ai ici nul sujet pour mes propres tremblements internes, ceux qui ne se voient pas. On essaie de parler d'autre chose, mais on ne sait pas de quoi.

C'est alors que M., au son d'un canon ou d'un obus très lointain, prend ma main dans la sienne et sans me regarder la serre fort, le temps qu'un souvenir la traverse et la quitte. Pour quelques secondes, elle fait passer d'elle à ma main un courant électrique, une douleur à elle que je ressens un peu. Puis sa guerre et son souvenir se taisent. Elle lâche ma main et m'offre une énième part de gâteau, que j'accepte aussi, puisque cela fait partie du don qu'elle vient de déposer dans ma main.



A. me raconte une chose, que j'aimerais transcrire ici. Pour cette histoire-là, je resterai scribe si tu permets. Je viens juste d'oser lui demander comment était la

guerre pour lui et il me répond : magnifique. Il sait que sa réponse m'étonne et il se presse de m'expliquer. Sans être cynique, il me dit que la guerre a été terrible pour ceux qui ont pris les armes, pour les battants comme pour les battus, mais que pour lui et ses voisins elle a été magnifique. Il me raconte les instants de solidarité pure sur les paliers, toutes différences et toute appartenance diluées, et aussi les interminables parties de cartes dans les cages d'escaliers, la section d'un édifice la moins susceptible d'être atteinte par les obus. Il me raconte les rires, les chansons, les livres qu'on a le temps de lire, les repas partagés entre plusieurs. Il recrée pour moi la beauté toute simple des gens sans leur masque, à partager un jeu et du temps sans avenir, à remettre la guerre et ses terreurs à distance chaque fois qu'il leur était possible de le faire.

A. s'étonne aujourd'hui de ne plus discuter avec ses voisins de palier, qui furent pourtant ses complices de la paix ces jours-là. Il s'attriste parce que chacun a depuis remis son masque et repris ses attributs sectaires, à séparer les gens entre eux en nommant des origines et des religions avec l'orgueil des gardiens de troupeaux.

Durant la guerre, me dit A., on était seulement tous ensemble, et seulement des voisins. Dans son œil, c'est presque une nostalgie qui passe. Un souvenir de ces temps où l'homme devient capable du meilleur, pour faire un brin d'équilibre avec l'autre poids en bascule sur la balance.



Avant que je vienne à Beyrouth, on m'a raconté les coups de feu, les milices, les snipers, les voitures qui explosent, les raptus, les bombes, mais on ne m'a pas raconté ça. Il a fallu que je croise la route d'un poète pour l'apprendre.

Les décomptes des morts, les dates des violences, les histoires sans poèmes sont pour moi des informations sans visages, sans personnages, des feuilletons sans intrigue qui me clouent les lèvres.

Est-ce que guerre et magnifique peuvent habiter en voisins dans une phrase ? Est-ce que cette phrase peut aussi tenir dans ma main ? À quoi je participe quand je la transcris ici ? À la guerre ? À la paix ? À la joie ? À la présence ? À l'amour ? À la réflexion ? Au récit ? À l'histoire ? Aux paroles ? À la liberté ? À l'action ?



Ils sont quatre à descendre la rue. Trois sont vêtus de tuniques et de turbans blancs, l'autre pas. Trois portent un tambour à leur épaule, l'autre pas. Là-bas, on les fait entrer dans un immeuble où résonnent des éclats de voix. Une voiture est garée devant l'immeuble, elle est garnie de fleurs. Puis plus rien ne se passe. Je retourne à l'intérieur sans comprendre. Puis j'entends siffler une flûte et battre les

trois tambours. Je retourne à mon balcon. Je ne suis pas le seul, les voyeurs sont à tous les étages de tous les immeubles de ma rue. Sous cette musique qui sinue jusqu'à nous, des gens bien vêtus sortent de la maison et s'emparent des trottoirs le temps d'une danse. De nos perchoirs, nous les autres on les envie. Leur joie bruisse comme s'ils s'ébrouaient les ailes. On conduit alors un garçon vers la voiture en fleurs. Il est le mieux vêtu du lot. Le marié, sans doute. Il retarde le moment d'entrer dans la voiture en réclamant des embrassades à tous ceux qui dansent. On lui tend ses bras et on lui accorde ses embrassades et d'un même élan quelques entrechats. Les tambours terminent leur mitraille en paroxysme. Le garçon qui tantôt n'en sera plus un entre enfin dans la voiture. Les quatre hommes, trois en blanc, l'autre pas, repartent d'où ils étaient venus sous des averses de mercis et de confettis. La voiture à fleurs part, klaxon enfoncé. Quelques voitures autour d'elle répondent à son appel. Puis c'est fini.

Sur les balcons, certains voisins rentrent, d'autres s'attardent. Nous qui restons là, on se regarde. Les sourires entre nous sont irrépressibles. Les salutations aussi. Les propriétaires, les bonnes, les enfants, les vieux, les autres, tous y sont. La fête a maintenant lieu ailleurs, sans nous. Mais nous sommes quand même un « nous », le temps d'une danse. C'est le mariage de toute une rue.

C'est une histoire qui ne peut advenir que dans une ville réconciliée avec elle-même. Une ville qui arbore sans honte tous ses visages, et que le voyageur doit saluer avec le même respect.

Homme, aujourd'hui, sans fusil à mon épaule, c'est ainsi que je l'ai compris.



- Bon. Est-ce que je retourne à l'ancienne gare aujourd'hui ?
- Quelqu'un qui insiste pour se chamailler avec des spectres étrangers... ça peut être un beau début d'histoire.
- Espérons que le gardien me laissera passer.